**LE BONHEUR DANS LE CHRISTIANISME**

**L’amour de Dieu et du prochain**

Par **Virginie Larousse**

Le véritable bonheur, dans le christianisme, est initié par la « bonne nouvelle » de la Résurrection du Christ, qui demeure présent aux croyants dans la foi ici-bas et annonce la joie de la rencontre définitive avec Dieu dans l’au-delà.

Jésus l’annonce d’emblée  : il est venu porter la « bonne nouvelle » aux hommes (Luc 4, 18). Le mot grec evangelion, « évangile », ne signifie d’ailleurs pas autre chose que « bonne nouvelle ». Dès lors, il n’est pas surprenant que le tout premier discours public de Jésus ait porté sur le bonheur. C’est le fameux Sermon sur la montagne (Matthieu 5-7), un des textes les plus commentés du Nouveau Testament – l’un des plus mal compris aussi. Il commence par décrire les neuf « Béatitudes » (1) qui constituent autant de clés pour ouvrir la porte du bonheur. Ce bonheur, Jésus le promet à ceux « qui ont une âme de pauvre », aux « doux », aux « affligés », aux « affamés et aux assoiffés », aux « miséricordieux », aux « cœurs purs », aux « artisans de paix », aux « persécutés », et, enfin, à ceux qui sont insultés et diffamés à cause de leur croyance en Jésus. Tous ceux-là, il les déclare « heureux ». Voilà une bien curieuse définition du bonheur. Une définition pour le moins… rebutante  ! À coup sûr, ceux qui y sont présentés comme des hommes ou des femmes « heureux » ne se voyaient certainement pas comme tels… C’est que Jésus propose une définition radicalement nouvelle du bonheur. À une époque où celui-ci se conçoit comme la capacité à assouvir ses besoins et ses désirs, Jésus invite à se détourner de la satisfaction égoïste de ses propres envies, pour s’ouvrir à l’autre, et notamment à cet autre qu’est Dieu. Il propose un renversement sans précédent des valeurs  : « Les derniers seront premiers, et les premiers seront les derniers » (Matthieu 20, 16).

**Tirer sa force des vicissitudes**

Seulement voilà, une question cruciale se pose : les derniers seront peut-être les premiers… Mais quand ? Dans sept des neuf Béatitudes, le motif du bonheur se trouve conjugué au futur : les doux « posséderont la terre », les affligés « seront consolés ». Et Jésus de conclure par une promesse de récompense « dans les cieux ». Le christianisme ne serait-il donc qu’espérance de bonheur dans cet hypothétique Royaume de Dieu dont Jésus annonce la venue ? N’envisage-t-il pas la possibilité d’un bonheur ici et maintenant ? Nietzsche voyait dans le message chrétien une « morale d’esclaves » incitant les hommes à la résignation, en repoussant à plus tard un bonheur auquel ils auraient droit dès maintenant.

Néanmoins, le discours sur les Béatitudes est plus complexe qu’il n’y paraît. En effet, s’il annonce effectivement un bonheur à venir, dans l’au-delà, il n’exclut pas que cette félicité puisse être expérimentée, en partie, ici-bas. De fait, certaines des qualités dont Jésus fait l’apologie permettent, en facilitant les relations avec son prochain, de goûter à une sérénité immédiate. En revanche, il est plus difficile de comprendre en quoi la pauvreté, l’affliction, l’injustice ou le fait d’être persécuté peuvent contribuer au bonheur. Mais en intégrant de la sorte les vicissitudes de l’existence, Jésus invite à en faire une force. Sa mort est l’illustration parfaite de ce discours. En apparence, l’événement est catastrophique : non seulement le Nazaréen a été tué, mais il a subi le châtiment le plus infamant qui soit, celui que l’on réservait aux esclaves - la crucifixion. Les apôtres sont totalement désemparés. Ils ont le sentiment d’avoir fait fausse route : difficile pour eux de croire que Dieu aurait accepté de laisser son fils mourir de la sorte. « Nous espérions, nous, que c’était lui qui allait délivrer Israël », confessent les disciples d’Emmaüs, effondrés.

**La confiance en un Dieu juste**

C’est pourtant de ce cataclysme que va surgir, contre toute attente, la bonne nouvelle : celle de voir le Christ ressuscité. « Quittant vite le tombeau, toutes émues et pleines de joie, elles coururent porter la bonne nouvelle aux disciples » (Matthieu 28, 8), lesquels « furent remplis de joie à la vue du Seigneur » (Jean 20, 20). Au désespoir le plus total succède l’allégresse immense que représentent les retrouvailles avec le maître. Jésus utilise la métaphore de la femme en couches pour décrire ce mystérieux retournement de situation : une fois l’enfant mis au monde, elle oublie les douleurs de l’accouchement, remplie qu’elle est du bonheur d’avoir donné la vie (Jean 16, 21).

C’est naturellement en Jésus que le bonheur véritable plonge ses racines. Par son sacrifice, il a sauvé l’humanité. Par sa résurrection, il a « vaincu le monde » (Jean 16, 33). « Dieu l’a ressuscité ! », s’exclame Paul (Romains 10, 9). À elle seule, la Résurrection constitue le motif de réjouissance pour les croyants, celui qui explique que « la joie est l’état naturel du chrétien », d’après le poète Paul Claudel. Être chrétien, c’est placer sa confiance en un Dieu décrit comme infiniment aimant et juste. C’est avoir foi dans la parole de Jésus, même dans les périodes chaotiques : « Votre tristesse se changera en joie » (Jean 16, 20). Accepter de se conformer à un tel message est loin d’être évident, Jésus lui-même en a bien conscience. Mais ceux qui parviennent à le faire pourront connaître la joie parfaite, celle qui ne peut être ressentie que dans la présence du Christ. Celle qu’annonce l’Apocalypse, qui, en dépit de la violence dont elle est imprégnée, constitue un texte fondamental de l’espérance chrétienne : n’annonce-t-il pas la descente sur Terre de la « Jérusalem céleste », véritable Éden que le Christ illuminera de sa présence ? « De nuit, il n’y aura plus […], car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière » (Jean 22, 5).

**Extase et douleur physique**

Puisque le bonheur trouve son essence en Dieu, le but ultime des croyants est de s’unir à lui. Au XIIIe siècle, le dominicain Thomas d’Aquin, dans sa Somme théologique, oppose la « béatitude imparfaite » ou « voluptueuse » - celle qui résulte de la satisfaction d’un désir - à la « béatitude parfaite », qui ne peut naître que de la « vision béatifique », celle de Dieu, dont la suprême splendeur plonge l’être tout entier dans une ineffable et éternelle félicité. Si la vision béatifique est en principe réservée aux bienheureux, dans l’au-delà, certains mystiques ont pu vivre ici-bas un avant-goût du Paradis. Sainte Thérèse d’Avila, au XVIe siècle, a eu le privilège d’une telle expérience : « La divinité, écrit-elle, est comme un très clair diamant et beaucoup plus grande que le monde tout entier. » (2)

À chaque fois, ces visions la plongent dans l’extase, malgré la douleur physique qui les accompagne : « C’est un échange d’amour si suave qui se passe entre l’âme et Dieu que moi je supplie sa bonté de le révéler à ceux qui penseraient que je mens. » Saint Jean de la Croix, à la même époque, connaît lui aussi la béatitude parfaite que procure l’union de l’âme avec Dieu, union qu’il compare à des noces entre une fiancée et son bien-aimé.

Pour autant, il ne faudrait pas penser que le bonheur, dans le christianisme, n’est accessible qu’à une élite de champions de la foi. « Il y a plus de bonheur à donner qu’à recevoir », dit Jésus (Actes 20, 35). Tout un chacun, dans son quotidien, en agissant avec bonté et bienveillance envers l’autre, peut connaître la joie du don fait sans rien attendre en retour. « Je vous dis cela pour que ma joie soit en vous et que votre joie soit complète. Voici quel est mon commandement : vous aimez les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jean 15, 11-12).

**L’ouverture à l’autre**

Jésus porte à son paroxysme le précepte de l’Ancien Testament, « Ne fais à personne ce que tu n’aimerais pas subir » (Tobie 4, 15). Car si la définition biblique du « prochain » est assez restrictive - elle désigne ceux qui appartiennent au même peuple -, Jésus l’applique à tout être humain, même aux étrangers, aux impurs, aux ennemis. Il appelle à un changement collectif des mentalités : puisque l’on récolte ce que l’on sème, l’amour ne peut qu’engendrer l’amour. Et il n’est pas nécessaire d’être chrétien pour percevoir, concrètement, les bienfaits d’une telle attitude. L’ouverture aux autres et l’attention portée à son prochain ne constituent pas l’apanage des chrétiens. Gandhi disait d’ailleurs : « C’est ce sermon [sur la montagne] qui m’a fait aimer Jésus. » Les paroles de Jésus, loin d’être réservées aux seuls croyants, résonnent comme un message de sagesse pour ainsi dire universelle.

(1) L’Évangile de Luc (6, 20-23) contient aussi un discours sur les Béatitudes, plus réduit que celui de Matthieu.

(2) In Le Livre de la vie (1588).

**Pour aller plus loin**

■ Michel Gourgues, Foi, bonheur et sens de la vie (Médiaspaul, 1995).

■ Raniero Cantalamessa, Huit étapes vers le bonheur, les Béatitudes évangéliques (Béatitudes, 2009).

■ Jacques Dupont, Les Béatitudes (Gabalda, 1973).

■ Jean Vernette et Claire Moncelon, Paraboles de bonheur (Bayard, 1996).

■ Ambroise-Marie Carré, Quand Jésus invite au bonheur : les Béatitudes (Le Cerf, 2001).

■ Frédéric Lenoir, Socrate, Jésus, Bouddha, trois maîtres de vie (Fayard, 2009).